
Culture et Foi

Vol. 11, no 2, octobre 2005

Bulletin d'information du Réseau Culture et Foi

ISSN 1203-617X

Mot de la présidence

par Jean Trudeau, Raymonde Jauvin et Claude Giasson

Le 30 avril dernier, le Réseau Culture et Foi fêtait son dixième anniversaire. De l'avis des nombreux participants, cette rencontre fut un succès, tant par la compétence des personnes ressources que par le thème choisi. Nous avons profité de cette occasion pour revenir sur les relations entre la culture et la foi, mais sous un angle particulier : n'y a-t-il pas des valeurs dans la culture d'aujourd'hui qui interpellent notre foi, qui l'obligent à se dépasser, à prendre une nouvelle amplitude ?

Nous remercions nos collaborateurs pour leur réponse généreuse à notre invitation, pour les expériences et réflexions qu'ils nous ont partagées. Depuis plusieurs semaines, leurs textes sont présents sur notre site (section « Nos activités »). Et ce Bulletin en offre un résumé très substantiel pour les membres et amis qui n'ont pas accès à l'Internet.

Cet automne, nous avons choisi comme activité de ressourcement une réflexion sur l'Eucharistie. Plusieurs raisons expliquent ce choix. Ne dit-on pas traditionnellement que l'Eucharistie est l'élément central de notre foi, qu'elle construit l'Église, la communauté des croyants ? Si cette affirmation est vraie, il sera toujours essentiel pour les croyants de pénétrer plus avant dans ce mystère...

Mais, par ailleurs, ne pourrait-on pas dire que l'Église a construit au fil des siècles des images de l'Eucharistie ? Les accents d'après le Concile de Trente ne furent pas ceux des premières commu-

nautés chrétiennes, les accents d'après Vatican II ne furent pas ceux de la Contre-Réforme.

En ce début du troisième millénaire, avec les textes de Jean-Paul II, avec l'année de l'Eucharistie, avec le synode des évêques, quelles images essaie-t-on de mettre ou de remettre de l'avant ? Par ailleurs, y a-t-il des images qui font difficilement sens pour des croyants modernes, et pas nécessairement pour de mauvaises raisons ? Y a-t-il des fils conducteurs qui peuvent nous aider à distinguer l'essentiel de l'adventice dans les images ou traditions qui parfois s'affrontent ?

Le samedi 26 novembre, de 9 h à 14 h, venez avec nous réfléchir à toutes ces questions. Venez partager votre compréhension du sacrement de l'Eucharistie. Venez célébrer ! Nous serons assistés dans nos réflexions par trois spécialistes de l'exégèse, de la théologie et de la pastorale actuelles : Odette Mainville, exégète et théologienne, et les dominicains Richard Guimond et Guy Lapointe, pasteurs et théologiens.

Dernier point : comme vous le savez probablement déjà, Hélène Chénier a dû quitter son poste de présidente du Réseau pour des raisons personnelles. Nous voulons lui exprimer toute notre reconnaissance pour le travail accompli. Son engagement fut total, avec un souci constant d'élargir l'audience du Réseau. Elle ne présidera plus, mais elle promet de collaborer à nos activités...



Le samedi 26 novembre, de 9 h à 16 h,

À la salle paroissiale de l'église Notre-Dame-de-Grâce
5333, avenue Notre-Dame-de-Grâce (métro Villa-Maria)

Venez partager votre compréhension du sacrement de l'Eucharistie

Avec **Odette Mainville**, exégète et théologienne
Richard Guimond et **Guy Lapointe**, o. p., pasteurs et théologiens

Deuxième conférence œcuménique internationale sur l'ordination des femmes (juillet 2005)

par Édith Richard

« L'Église ne se considère pas autorisée à admettre les femmes à l'ordination sacerdotale », concluait la Déclaration du pape Paul VI dans *Inter insigniores* (15 octobre 1976). Revenant à la charge, le pape Jean-Paul II publie la Lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis* (22 mai 1994), où il reprend la déclaration de Paul VI en la haussant d'un cran : « Cette position doit être définitivement tenue par tous les fidèles de l'Église. »

Cela n'était toutefois pas suffisant. Le cardinal Joseph Radzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi – aujourd'hui Benoît XVI – y est allé de son commentaire (7 juin 1994). Il y déclare que cette doctrine revêt un caractère définitif et appartient au dépôt de la foi. De plus elle est évoquée plus ou moins ouvertement comme infaillible.

Et voilà ! *Alea jacta est !* Le débat était clos, le non définitif, la question tranchée pour toujours.

La désobéissance

C'était mal jauger la détermination des femmes et des hommes cheminant dans la mouvance de Vatican II, à l'écoute des signes des temps.

Qui aurait pensé que, moins de 25 ans après la Déclaration *Inter insigniores* et sept ans après *Ordinatio sacerdotalis*, aurait lieu une première Conférence œcuménique internationale sur l'ordination des femmes, à Dublin (WOW 2001); et que les 22-24

juillet derniers se tiendrait à Ottawa la deuxième Conférence internationale sur le même sujet (WOW 2005) ? Qui aurait imaginé que près de 500 personnes – femmes et hommes – catholiques, anglicans, protestants (20 pays représentés) allaient participer à Ottawa aux assises de cette rencontre mémorable, tenue sous le thème : *Breaking Silence, Breaking Bread: Christ Calls Women to Lead?*

Qui aurait pu prévoir une telle transgression?

Pourtant, bravant les interdits, une foule bigarrée composée de femmes et d'hommes a envahi le campus de l'Université Carleton, à Ottawa, et participé, avec sérieux et entrain, aux activités de cette rencontre œcuménique : conférences, table ronde, ateliers, débats, célébrations, recueillement, chants et partages ont ponctué cet événement.

La liturgie d'ouverture s'est faite au son du tambour et des chants amérindiens. Celle de clôture était composée de chants, d'écoute de la Parole de Dieu et d'une procession, illustration symbolique des femmes des quatre coins de l'horizon. Des étoiles violettes ont été distribuées aux participantes.

Des conférencières prestigieuses et distinguées nous ont communiqué le fruit de leurs recherches, de leur réflexion et de leur riche expérience en regard de l'ordination sacerdotale, surtout pour les femmes : Elisabeth Schüssler Fiorenza, Rosemary

CULTURE ET FOI

Vol. 11, no 2, octobre 2005

▷ C. P. Les Atriums, B. P. 32095
Montréal, Québec, H2L 4Y5

▷ Courriel : trudeau.jean@videotron.ca

Renseignements sur les activités régionales

Mauricie-Bois-Francs

Daniel Roy, 819-477-4359
daniel.roy@dr.cgocable.ca

Outaouais-des-deux-rives

Léo Dorais, 613-565-1568
ladorais@cyberus.ca

ONT COLLABORÉ À LA RÉALISATION DE CE BULLETIN

R. Jauvin, É. Richard, J. Biron, M.-P. Lebel, M. Veilleux, G. Baum, R. Bergeron, R. Levac, C. Giasson, J. Trudeau, M. Lefrançois, J. Archambault.

SITE INTERNET DU RÉSEAU CULTURE ET FOI : www.culture-et-foi.com

Radford Ruether ainsi que, en table ronde, Mary Hunt, Theresa Hinga, Pilar Aquino et Myra Poole.

Les 44 ateliers programmés se sont tous déroulés en anglais, sauf deux en français (peut-être y en a-t-il eu un en espagnol). Pauline Jacob, doctorante en théologie à l'Université de Montréal, a animé un de ces ateliers à partir de sa recherche *Et si Dieu appelait des femmes à la prêtrise ou au diaconat ?* Sarah Samson (France), quant à elle, a animé un atelier sur le genre (*gender*) en christianisme.

Un regard distancié nous fait voir que, dans les grandes lignes, les différentes présentations vont toutes dans le même sens. Une évidence. La structure hiérarchique de l'Église a été calquée sur le système impérial romain à partir du patriarcat, lequel a développé une idéologie qui le justifie, faisant en sorte que les fidèles, surtout les femmes, ont été maintenus, depuis des siècles, dans l'ignorance, la dépendance, l'infantilisme, la déresponsabilisation, la soumission et l'obéissance. Vatican II a suscité l'espoir mais, sous Jean-Paul II, la condition des femmes dans l'Église romaine s'est faite de plus en plus réductrice, régressive et archaïque.

Les femmes demandent l'accès à l'ordination sacerdotale parce que certaines veulent répondre à l'appel que le Seigneur leur adresse. Elles croient que *l'Ecclésia des femmes* pourrait modifier l'image de l'Église et la rendrait plus proche de l'Évangile. Les femmes ont une approche naturelle de la vie « vécue ». Pour l'Église : la présence de prêtres femmes pourrait la libérer du patriarcat. Lui apporter une réalité inclusive plus conforme à l'Évangile. Reconstruire de nouveaux rapports.

La peur

L'atmosphère de cette conférence a été marquée par un sentiment de crainte, manifesté surtout par les femmes détenant un mandat de leur évêque. Craignant d'être sanctionnées par lui, leur présence à la conférence ne devait, d'aucune manière, être signalée dans les médias : radio, télévision, photos, presse écrite, etc. Les organisatrices ont jugé bon de dissocier la tenue de la conférence de celle de la cérémonie d'ordinations qui a eu lieu le lendemain sur le fleuve Saint-Laurent (25 juillet 2005).

Des opinions partagées

La pertinence de ces ordinations n'a pas semblé faire l'unanimité chez les participantes. La plupart ont bien reconnu l'audace et le courage des nouvelles ordonnées, mais certaines ont qualifié cette

transgression de coup d'épée dans l'eau; d'autres se demandent si la délinquance va faire avancer les choses dans le sens recherché. D'ailleurs, est-ce bien désirable, ont dit certaines, que des prêtres-femmes reproduisent justement ce qui est reproché au clergé : légitimer l'existence d'une Église pyramidale, centralisatrice et autoritaire ? Cependant, un grand nombre se réjouissait de cette avancée.

Toutes souhaitent que cette infraction au droit canon et ce défi au Vatican puissent provoquer la réflexion chez le peuple chrétien et relancer le débat *clos* sur l'ordination des femmes. Il ne faut pas oublier que les leçons du passé nous apprennent que les grands changements de l'histoire humaine ont, la plupart du temps, été précédés et provoqués par une insubordination collective.

À quand l'Église-communion ? La question est troublante.

Les raisons profondes

Est-il nécessaire de rappeler l'importance du baptême dans la vie chrétienne ? En effet, la vocation chrétienne tire son origine du baptême. Or le sacrement du baptême n'est pas sexué et la mission qui en découle ne l'est pas davantage.

Une affiche sur un mur de l'université se lisait ainsi : « Si vous ne voulez pas ordonner des femmes, arrêtez de les baptiser ».

Ida Raming a rappelé aux congressistes que, selon le canon 849 du droit canon, le baptême est la porte d'entrée de tous les sacrements. En effet, même un homme ne peut recevoir le sacrement de l'ordre s'il n'est pas baptisé. Les femmes se basent donc sur leur baptême pour une participation pleine et entière à la mission évangélique.

Elles s'appuient également, avec raison, sur l'attitude de Jésus envers les femmes.

Il leur a permis de sortir de la sphère privée et de Le suivre (Lc 8, 1-3); elles ont été initiées à Son enseignement (Lc 24, 6-8); Il a investi Marie de Magdala d'une autorité qui n'avait pas été définie par les hommes (Jn 20, 17-18). Si les évangélistes ont rapporté ces faits, ne serait-ce pas que, malgré la discrimination sexuelle ambiante, cette dérogation à la culture de la religion yahviste faisait partie du mystère de Dieu ?

C'est pourquoi les femmes ne comprennent pas l'obstination et la rigidité de la position vaticane sur l'ordination des femmes. D'ailleurs, avant la Déclaration *Inter insigniores* de Paul VI, la Commission biblique pontificale, consultée par la Congrè-

gation pour la doctrine de la foi, avait déclaré, à l'unanimité : « Il ne semble pas que le Nouveau Testament à lui seul permette de résoudre clairement et une fois pour toutes le problème de l'éventuelle accession des femmes au presbytérat. »

Et maintenant...

Le propre et l'avantage d'une rencontre comme celle-ci est de favoriser les échanges. Un temps avait été prévu pour les rencontres sectorielles.

La réunion du groupe francophone a donné ceci (ce n'est cependant pas exhaustif) :

Constatation : l'ampleur du mouvement.

Suggestions :

- Développer des stratégies
- Travailler à la justice sociale
- Travailler sur les grands enjeux de l'humanité à la lumière de l'Évangile
- Inviter les femmes, et surtout les hommes, qui sont libres de parole vis-à-vis de l'institution à manifester publiquement leur opinion sur le sujet.

La langue

Cette conférence œcuménique internationale fut un événement important. Il fallait y être. Cependant, un ombre au tableau : la langue. L'anglais y a été omniprésent.

Le dépliant promotionnel, la formule pour l'hébergement, le programme, les informations, l'assemblée d'affaires du WOW, les affiches etc., tout était

en anglais. Il y eut bien sûr la traduction simultanée aux deux conférences et table ronde, mais la qualité laissait parfois à désirer. Il est regrettable qu'il en soit ainsi. Une organisation, si puissante soit-elle, ne peut prétendre à une stature universelle si elle méconnaît, dans les faits, la richesse et l'apport important des cultures et des langues qui ont façonné l'histoire humaine. En négligeant ces dernières, le WOW se prive du rapport de force dont il aurait besoin pour affronter la résistance des conservateurs et traditionalistes dans l'Église.

De plus, il serait dommage que les femmes du WOW répètent, par cette attitude, justement ce qu'elles reprochent à l'institution ecclésiale, à savoir : l'ignorance de l'autre parce que différent.

La prochaine conférence sur l'ordination des femmes se tiendra à Rome. Il sera intéressant d'observer si la langue italienne y sera aussi absente que le français au pays du bilinguisme.

En conclusion

Jésus a défatalisé l'histoire des femmes en ne les excluant pas, et même en choisissant plusieurs d'entre elles comme tiers révélateurs de l'amour de Dieu. Dieu ne saurait se manifester tant qu'existeront des inégalités, des injustices et des relations de domination des hommes sur les femmes.

Et que vienne ce jour.

Comme les premières communautés chrétiennes à Jérusalem, toutes et tous pourront alors s'exclamer d'un même cœur et d'une même voix : *L'Esprit-Saint et nous avons décidé que...* (Ac 15, 28).

COMMUNIQUÉ

(remis à la presse par le WOW à la fin de la conférence)

- *Nous, femmes et hommes venus de vingt pays, rassemblés pour la deuxième Conférence œcuménique internationale sur l'ordination des femmes*
- *Nos discussions ont porté principalement sur le leadership des femmes comme ministres dans l'Église catholique romaine*
- *Nous avons approfondi la notion de prêtrise, dans le sens de la diversité des ministères au service des fidèles*
- *C'est avec urgence que nous demandons au Saint-Siège d'écouter les femmes et de reconnaître leur vocation baptismale*
- *Nous croyons qu'il y va de la crédibilité même de l'Église catholique romaine et de son avenir*
- *Nous reconnaissons la diversité dans le mouvement en faveur de l'ordination des femmes et rendons hommage aux femmes déjà ordonnées*
- *Nous réitérons notre appel pour que soit réinstitué le diaconat pour les femmes*
- *Nous en appelons à l'ensemble du Peuple de Dieu – incluant le Saint-Siège et tous les évêques et prêtres – pour que soit reconnue la validité de l'appel des femmes au sacerdoce.*

(Traduction libre)

Un conseil surprenant de M^{gr} Bertrand Blanchet, archevêque de Rimouski (Québec)

par Joce-Lyne Biron

Lettre à ceux que la conviction de posséder la vérité rend aveugles et sourds aux aspirations légitimes de leurs sœurs catholiques et dont la tentation de l'exclusion prend les apparences d'une ouverture à l'œcuménisme...

Dans un article publié le 13 août 2005, M^{gr} Bertrand Blanchet, archevêque de Rimouski, propose comme solution aux femmes qui se sentent appelées au sacerdoce de joindre la communion anglicane; il avait abondé dans le même sens lors d'une émission à la SRC, le 25 juillet 2005, à la suite de l'ordination de femmes au diaconat et à la prêtrise et du colloque « Rompre le silence... Rompre le pain... », tenu à Ottawa avant cet événement.

M^{gr} Blanchet propose cette sortie volontaire de l'Église comme une solution compréhensible et acceptable, sinon un pis-aller excusable, dans le contexte où, notamment pour des raisons d'ordre théologique, elles ne peuvent être ordonnées dans leur propre Église.

J'ai une plus haute estime pour l'œcuménisme dont Taizé est un exemple inspirant, parce qu'il en a patiemment mis en œuvre l'esprit. En effet, les chemins de l'œcuménisme sont des chemins de rencontre dans le respect des identités et des sensibilités spirituelles particulières et dans la fidélité à nos appartenances propres. La conversion ou la réconciliation s'opère lorsque chacune et chacun entend la voix de l'Esprit Saint dans la rumeur du monde et répond à cet appel à la suite d'une démarche empreinte d'étude, de prière et de discernement, et inscrit cet engagement dans la communauté de foi qui est la sienne.

Par conséquent, je conçois difficilement qu'une personne veuille s'engager dans une tradition religieuse qui a mis l'accent sur des priorités d'ordre spirituel, pastoral ou liturgique autres que celles où sont ses racines. Si M^{gr} Blanchet et autres collègues et collaborateurs reconnaissent la pertinence de l'appel reçu par les femmes qui aspirent à un ministère ordonné, ne pourraient-ils pas concevoir que les chemins à emprunter pour y répondre, selon les desseins du Maître de la moisson, font appel à un exercice de leurs responsabilités afin d'offrir un avenir à l'Église et à l'Évangile ?

C'est une responsabilité que les autorités ecclésiastiques doivent assumer, et cela, non pas pour

pallier le manque de prêtres, mais tout simplement pour se mettre humblement à l'écoute du message de l'Évangile pour ce temps au lieu de se soumettre servilement à une interprétation étroite des textes fondateurs qui raffermiront leur propre pouvoir misogyne, pouvoir qui les rend sourds et aveugles à des appels qui leur paraissent « surprenants » et dont, à la suite de la « Lettre apostolique *Ordinatio Sacerdotalis* du pape Jean-Paul II sur l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes » du 22 mai 1994, ils ne veulent plus débattre. Pour autant, nos évêques ne peuvent plus nier l'existence de l'appel reçu avec humilité par un certain nombre de femmes ni qualifier ces femmes de marginales ni d'insoumises.

Pour avoir participé au colloque d'Ottawa, je sais qu'une majorité des 500 participantes (il y avait aussi des participants) sont des femmes engagées, à un titre ou à un autre, au sein d'une Église « une », mais non uniforme. Ce sont des femmes d'une foi remarquable et assidues à la prière (il y a eu plusieurs liturgies en une fin de semaine). Mais plusieurs d'entre elles souffrent, trop souvent en silence et dans la discrétion, de ne pouvoir servir leurs frères et sœurs par des pratiques ecclésiales inspirées de l'Esprit de liberté à qui on refuse d'entrouvrir la porte.

Le seul moyen de sortir l'Église de l'enlèvement dans lequel Jean-Paul II l'a placée en rédigeant *Ordinatio Sacerdotalis*, c'est d'intervenir auprès des instances ecclésiales pour réclamer un troisième concile œcuménique. M^{gr} Blanchet lui-même nous y invitait dans l'interview à la SRC, alors que, dans l'article du 13 août, la question est présentée comme pouvant être reprise « peut-être dans un concile... ». La prise de parole est une manière normale pour le peuple de Dieu d'exercer ses responsabilités.

Un des moyens de le faire consiste à faire connaître et à signer la pétition pour la tenue de ce concile, que plusieurs évêques ont déjà signée, et que l'on trouve sur le site www.Proconcil.org.

Retour sur notre rencontre annuelle : Foi et culture en dialogue

Le 30 avril 2005, pour son 10^e anniversaire, le RCF a voulu revenir sur les deux pôles interactifs qui ont alimenté sa démarche depuis les débuts : la culture et la foi. Y revenir avec une approche toute positive : n'y a-t-il pas dans la culture actuelle des valeurs qui interpellent notre foi et l'obligent à se dépasser ? Quatre personnes nous ont aidé-e-s à réfléchir : GREGORY BAUM (professeur émérite de la Faculté des sciences religieuses de l'Université McGill), MARIE-PAULE LEBEL (de l'Association des religieuses pour la promotion des femmes), RICHARD BERGERON (professeur émérite de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal) et RAYMOND LEVAC (directeur général du Centre Saint-Pierre). MARCO VEILLEUX (du Centre justice et foi) a présenté le thème de la journée. Voici un résumé de leurs textes, précédé des questions soumises à leur réflexion. La version intégrale des communications apparaît sur notre site web : culture-et-foi.com. MICHEL CAMPBELL (professeur à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal) a bien voulu animer les échanges.



◆ Présentation du thème

par Marco Veilleux

Madame Chénier me demande de lancer quelques idées sur le dialogue foi-culture. Je le fais de manière bien simple, à partir de ma réflexion de croyant. Pour moi, la culture, c'est le monde auquel j'appartiens. Je ne vois pas comment l'on pourrait prétendre vivre sa foi en dehors d'un dialogue constant avec la culture, comment l'on peut définir sa foi en faisant abstraction du monde. Nous ne sommes pas des purs esprits. Mais ce dialogue est toujours un dialogue critique. La foi ne doit pas se modeler bêtement sur l'esprit du temps. Elle remet le monde en question, bouleverse parfois l'ordre établi, renverse les idoles mondaines et sape les idéologies que la culture ambiante nous impose comme des absolus.

L'inverse est aussi vrai. Une foi vivante doit se laisser confronter et réformer par ce qu'il y a d'authentique dans la culture moderne. Car la foi n'est jamais pure. Elle charrie elle-même un ordre établi. Elle se mélange à des idéologies qu'elle donne pour des absolus. Elle risque toujours de se laisser aller à l'idolâtrie, au pharisaïsme. C'est ainsi que certains croyants finissent par s'emurer dans leur foi comme dans une citadelle dogmatique et morale à partir de laquelle ils méprisent le monde, se ferment aux mouvements de la culture et tentent de se soustraire à la complexité sociale. Or, en vertu du mystère de l'Incarnation qui est au cœur de la foi chrétienne, les véritables disciples du Christ ne peuvent jamais mépriser le monde. C'est dans « ce » monde qu'il s'est incarné et qu'il poursuit, avec nous, son œuvre de salut.

Le dialogue foi-culture est donc un continuuel travail de discernement critique en vue de s'engager autant dans *la transformation du monde* que dans *la conversion et l'approfondissement de notre foi à travers celui-ci*. Foi et culture sont continuellement en interaction. C'est dire que le monde a une signification théologique. Il est le « lieu » de la foi en situation. C'est pourquoi il est si important que nous nous mettions à la tâche de discerner, dans notre monde et dans notre culture, les défis qui se posent à notre foi.

◆ Le sujet moderne et la foi catholique

par Gregory Baum

Les hommes d'Église portent souvent un jugement très négatif sur la modernité, en particulier sur la valeur qu'elle accorde à la conscience, à l'autonomie, à la liberté. On l'associe à l'individualisme, à l'irrespect pour toutes les autorités, y compris la religieuse, à l'hédonisme, etc. Est-ce que votre cheminement dans la modernité vous a conduit à d'autres perspectives ? À de nouvelles façons de vivre votre foi ?

Entre la démocratie et le capitalisme, les deux grandes institutions qui ont défini la modernité, il y a à la fois une affinité et une tension. Les deux ont été créés au nom de la liberté, contre le pouvoir arbitraire des rois et contre leur contrôle sur l'économie.

La révolution démocratique et la révolution industrielle se sont appuyées l'une l'autre. Cependant, leur façon de définir la personne humaine est très différente.

Dans une société démocratique, les êtres humains ne sont pas des sujets obéissants, mais des acteurs responsables qui bâtissent une société définie par la liberté (les droits civils), l'égalité (contre les privilèges héréditaires) et la fraternité (la solidarité avec les démunis). D'abord réservée à la bourgeoisie, c'est-à-dire aux hommes propriétaires, la démocratie s'est étendue aux ouvriers et aux femmes, après bien des luttes.

L'effet culturel du capitalisme est tout autre. Ici, la personne humaine se définit par l'effort économique pour survivre et s'enrichir. L'égoïsme est la faculté qui permet de vivre et de réussir. Les gens sont des compétiteurs. La seule valeur est l'utilité. Le lien entre les personnes n'est pas la solidarité, mais des contrats légaux définis pour que tous les participants y gagnent. Le capitalisme produit une culture individualiste et utilitariste.

Voilà pourquoi le sujet moderne est profondément divisé : notre culture est issue de deux institutions porteuses d'un message conflictuel. Nous sommes des sujets historiques responsables et, en même temps, nous sommes des égoïstes qui se battent pour le succès.

Dans le contexte démocratique, *liberté* signifie le droit d'exprimer librement des idées et de participer au processus politique. Dans le contexte capitaliste, *liberté* désigne la liberté du marché, c'est-à-dire le droit d'acheter et de vendre sans que le gouvernement s'en mêle.

Dans le capitalisme, la raison renvoie aux moyens à utiliser, elle est purement instrumentale, vide de toute référence éthique, tandis que dans la démocratie la raison touche aussi les valeurs et les fins de la vie humaine et s'exprime dans des idéaux éthiques (construire une société juste, libre et égalitaire...).

L'enseignement catholique

Au 19^e siècle, l'Église catholique a rejeté l'État moderne, la démocratie, les droits civils, les droits humains, la liberté religieuse et la séparation entre l'Église et l'État. Dans les « pays catholiques », les fidèles devaient exiger que le gouvernement protège la vraie religion et restreigne la liberté des hérétiques. Ce furent Jean XXIII et le concile Vatican II qui ont amené l'Église catholique à changer son enseignement et à appuyer les droits humains, y compris la liberté religieuse, ainsi que la démocratie et la participation citoyenne.

Jean-Paul II s'est engagé pour les droits humains universels; il a affirmé que les humains sont des sujets historiques responsables de leur vie et coresponsables des institutions auxquelles ils appartiennent, et il a prôné le respect de « la subjectivité » de la personne, c'est-à-dire de son droit à la participation, par toutes les autorités. Dans ce discours nouveau, la subjectivité devenait le fondement anthropologique de la liberté civile et du droit de la personne à la participation démocratique.

Si vous me demandez pourquoi le Pape n'a jamais appliqué sa pensée à l'Église et respecté la subjectivité des catholiques, je n'ai pas de réponse. Mais je suis heureux que l'Église ait changé son enseignement social, en mettant l'accent sur la participation démocratique et sur la nécessité de civiliser le capitalisme par la loi et par une culture de coopération. L'image publique de l'Église ne reflète malheureusement pas son message social progressiste, mais témoigne plutôt de son opposition à la démocratisation de sa propre vie sociale et à l'égalité entre les hommes et les femmes.

La solidarité universelle

Selon certaines analyses très sombres de la situation actuelle, les grandes corporations transnationales et les institutions financières internationales exercent un pouvoir sur les gouvernements, les empêchent de suivre la volonté de leurs électeurs et introduisent la logique capitaliste dans le processus politique, logique utilitariste, dépourvue de valeurs éthiques. Les gouvernements sont obligés de se mettre au service des intérêts du capital. L'humanité est de plus en plus divisée entre pays riches et pays pauvres, et même entre riches et pauvres dans les pays riches.

Des mouvements sociaux, souvent inspirés et promus par des jeunes, cherchent à manifester leur solidarité avec les exclus, à protéger l'environnement et à expérimenter des formes alternatives de production économique. Ils font avancer une autre mondialisation, définie par la solidarité. Ce qui me fait parler de ces mouvements sociaux, c'est le phénomène mystérieux qui fait que, dans toutes les religions, malgré d'inquiétants courants intégristes, des croyants se sentent appelés, appelés par Dieu, à exprimer la solidarité universelle dans leur vie et à s'engager avec d'autres pour la paix, la justice et la solidarité. Ces gestes d'entraide et ces efforts de partage expriment le profond désir que tous les enfants de Dieu puissent vivre dans des conditions de dignité. Dans son enseignement, dans sa critique des élites religieuses et laïques, et dans sa souffrance de persécuté et sa mort victorieuse sur la croix, Jésus nous a révélé la solidarité universelle de Dieu et son opposition à tous les régimes qui érigent des frontières et produisent l'exclusion. Même les catholiques qui ne peuvent pas s'engager socialement doivent se laisser interpeller par l'Évangile, devenir critiques des structures d'injustice qui les entourent, prier pour que la volonté de Dieu se fasse sur la terre, et exprimer, par des actes de charité et le désir d'un monde plus juste, la solidarité universelle qui les habite.

◆ La condition des femmes et la foi

par Marie-Paule Lebel

Comment avez-vous pris conscience des injustices faites aux femmes dans la société et dans l'Église ? Quels cheminements cette prise de conscience a-t-elle provoqués ? Quels furent les impacts sur votre foi ?

En reprenant l'invitation faite au début de cette journée de « ramasser sa vie », je dois peut-être évoquer d'abord quelque peu l'humus de mon milieu familial et certains éléments qui ont marqué mon enfance et coloré ma manière de regarder le monde. Troisième d'une famille de cinq filles et six garçons, je garde le sentiment d'avoir reçu une éducation qui tissait des rapports égalitaires entre frères et sœurs à travers les tâches du quotidien : faire son lit, mettre de l'ordre dans sa chambre, laver la vaisselle, etc. C'était l'affaire de tout le monde. Et si j'ai beaucoup travaillé avec ma mère, j'ai aussi beaucoup travaillé avec mon père. Par contre, à cette époque, les garçons avaient plus facilement accès au cours classique que les filles...

Mes parents nous ont aussi inspiré le respect de l'autre différent de nous. À Richmond, les francophones (catholiques) et les anglophones (protestants) se côtoyaient. D'un côté de notre maison il y avait l'église anglicane, de l'autre l'église presbytérienne. Au moment de leur culte, il fallait baisser le ton et diminuer le volume de la radio. De son côté, mon Église interdisait de participer à toute activité avec les protestants.

Comment ai-je pris conscience des injustices faites aux femmes dans la société et dans l'Église ? J'ai souvenir d'événements vécus pendant mon cours d'infirmière. Par exemple, un mari a refusé qu'on opère sa femme pour un cancer de l'utérus. Il ne voulait pas un « frigidaire » dans son lit... C'était avant la loi 16 de 1964, qui mettait fin à l'incapacité juridique de la femme mariée.

Mes années au Rwanda ont aussi été marquées par des situations d'injustice. Ainsi, une mesure disciplinaire « catholique » nous obligeait à renvoyer de l'école définitivement les étudiantes enceintes; quant aux garçons, l'évêque était d'avis que l'on ne pourrait jamais leur faire regretter d'avoir procréé. Nous avons décidé (sans plus demander la permission) de cesser d'exclure officiellement les jeunes filles du registre scolaire et de faire en sorte qu'elles puissent reprendre leurs études au temps favorable.

Pendant le génocide de 1994, les hommes étaient rapidement exécutés. Les femmes, elles, comme du bétail, devaient marcher nues des kilomètres, dégoûlant de tout ce que l'on peut imaginer, et être violées la nuit par les génocidaires.

De retour au Québec, j'ai été saisie par le nombre d'itinérantes à Montréal. En les côtoyant afin de les comprendre, dans le cadre de mes études en théologie pratique, j'ai constaté que certaines avaient subi dès leur jeune âge des abus sexuel qui leur avaient enlevé leur estime de soi et leur pouvoir sur leur vie. Le message du violeur (père, frère, oncle) s'était inscrit en elles : « une fille est juste bonne pour ça ».

Tant d'événements bouleversent nos aspirations à la justice et à la non-violence. En 1996, en Afghanistan, les Talibans interdisent aux femmes de travailler et de s'instruire. Des femmes sont lapidées en vertu de la Charia (femmes que nous avons défendues par nos pétitions, nos messages aux dirigeants politiques et religieux), cette Charia envisagée par l'Ontario... À l'École Polytechnique, en 1989, 14 étudiantes ont été massacrées. Au Mexique, depuis 1993, 373 jeunes femmes ont été enlevées, torturées, violées et assassinées. Selon Amnistie internationale, environ 400 autres manquent à l'appel. On parle de « féminisation de la pauvreté », avec toutes ses conséquences pour les enfants.

J'ai été fascinée par l'histoire du droit de vote des femmes. Chez nous, dès 1791, l'Acte constitutionnel donne la qualité d'électeur sans distinction de sexe. Mais en 1834, les Patriotes retirent le droit de vote aux femmes. En 1918, les femmes l'acquièrent aux élections fédérales; au niveau provincial, les Québécoises l'auront... en 1940. L'épiscopat du Québec s'est excusé d'avoir été l'une des forces sociales à s'y opposer.

Les derniers discours de mon Église sont navrants, particulièrement la « Lettre aux évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde » : on est loin d'un réel partenariat dans la société et dans l'Église. L'exclusion des femmes du ministère ordonné, soutenue en partie par une lecture fondamentaliste des textes bibliques, est la forme radicale d'une discrimination sexuelle qui se manifeste de mille façons : concélébrants recevant l'ordre d'enlever leurs étoiles parce qu'une femme prononce l'homélie, traitement discriminatoire réservé aux répondantes diocésaines à la condition des femmes, trop lente intégration du langage inclusif (je me rappelle pourtant que l'expression « fils de Dieu » était pour moi très impersonnelle; le jour où j'ai entendu « fille de Dieu », ce fut un superbe caillou blanc sur ma route).

Le pouvoir centralisateur de l'Église est en rupture avec la tradition de Jésus. Il ébranle ma conscience de femme et de croyante (l'une ne va pas sans l'autre). Mais ces questions fondamentales ne se portent pas seule. Dans le réseau de l'Association des religieuses pour la promotion des femmes (ARPF), j'ai rejoint des femmes qui depuis 1976 portent un projet de société basé sur la justice, l'égalité, la solidarité, le partage, la non-violence et le pluralisme, par lequel le Royaume peut advenir. En lien avec la Fédération des femmes du Québec, nous avons été partie prenante de la Marche « Du pain et des roses » contre la pauvreté des femmes en 1995, de la Marche mondiale des femmes contre la pauvreté et la violence en 2000, et de celle de 2005, particulièrement par la rédaction de la Charte mondiale des femmes pour l'humanité. Nous portons ce flambeau avec plus de 3000 groupes

de femmes à travers le monde. Plus près de nous, des communautés religieuses luttent contre le trafic des femmes et des enfants, contre le trafic des humains. D'autres groupes cherchent des alternatives : L'Autre Parole, Femmes et ministères, etc.

À un autre niveau, mon désir de comprendre davantage ma foi m'a amenée à scruter à nouveau les Écritures dans une perspective féministe. Reprendre les évangiles dans leur contexte développe une intelligence des Écritures pour aujourd'hui. Nous laisser séduire par la manière de Jésus devrait nous permettre de répondre aux questions de notre temps, comme Jésus a essayé d'y répondre pour le sien. Jésus n'a pas établi de normes contre la discrimination des femmes mais il a touché par sa pratique et sa Parole la position traditionnelle de la femme dans la société. Cette perspective nous situe dans une tradition tournée vers l'avenir, dans le Souffle d'une fidélité qui cherche à traduire et non à répéter.

Selon Olivette Genest, Jésus a laissé aux hommes et aux femmes un héritage qui les rend égaux :

— en tant qu'images de Dieu, réalité qui fonde la dignité de leur statut de personne humaine;

— dans le baptême, en tant que récipiendaires d'un même baptême;

— dans la réception des dons de l'Esprit et des charismes publics qui en découlent, comme l'illustre l'histoire des premières communautés chrétiennes dans le Deuxième Testament;

— dans la trajectoire de sainteté en germe dans le baptême;

— dans le sacerdoce royal;

— dans la pureté rituelle : le tabou du sang a tellement pesé sur les femmes, les excluant des fonctions et espaces sacrés.

Cela appelle un changement dans la manière de penser et de vivre les ministères et les rapports hommes-femmes en Église. Hommes et femmes y gagneront en humanité, authenticité, dignité et liberté.

◆ Dialogue et identité chrétienne. Évocation d'un cheminement

par Richard Bergeron

Nous avons connu un temps où les autres religions étaient jugées erronées et dangereuses pour tout croyant. Par quels cheminements êtes-vous arrivé à valoriser le dialogue interreligieux ? Quel fut l'enrichissement pour votre foi ?

Aujourd'hui, tous les groupes religieux occupent le même espace public, et le pluralisme religieux est incontournable. Pour ma part, j'étais déjà dans la mi-quarantaine quand j'y suis entré. Le lieu principal de ma pratique dialogale fut le Centre d'information sur les nouvelles religions. J'étais bardé d'une cote de mailles dogmatique tissée serrée, mais animé du désir de comprendre, guidé par les déclarations du Concile sur la liberté religieuse et sur la valeur des religions non chrétiennes. L'apprentissage fut difficile. Que de peurs à surmonter, que d'intolérance à dépasser pour accéder à cette sympathie spirituelle qui éveille en nous des zones endormies ou inconnues de l'expérience chrétienne !

L'aventure pluraliste

Le pluralisme affecte la structure de notre âme :

— La conscience s'ouvre à la pluralité des possibles, à la possibilité du choix.

— Elle n'est plus orientée vers un seul type de croyance. Le crédible disponible se présente sous de nombreuses formes.

— Le doute n'est plus une défaillance. La foi revêt plus la forme d'une quête que celle d'une réponse.

— Le dialogue m'amène à me connaître mieux et autrement comme chrétien. « Celui qui ne connaît qu'une religion n'en connaît aucune, pas même la sienne » (Raimon Panikkar).

Dans la relation à l'autre, le christianisme se renouvelle. Au niveau ecclésial, le dialogue avec les autres religions ne peut que nous conduire à un nouveau paradigme théologique et à un nouveau modèle d'Église. Au niveau subjectif, le dialogue intérieur avec l'autre, qui devient partie intégrante de mon existence, transforme mon identité.

Le dialogue avec l'autre m'a fait passer d'une identité chrétienne dogmatique, fermée, statique, exclusive, prétentieuse et finalement intolérante sinon meurtrière, à une identité ouverte, dynamique, qui se définit moins par l'adhésion à un credo que par l'attachement à la tradition spirituelle du christianisme, moins par la soumission à une autorité et l'appartenance au *in-group* catholique que par la fidélité à mon être chrétien, moins par une pratique sacramentelle que par une praxis historique spécifique. J'ai ressenti d'abord une perte douloureuse, une mise à nu. Mais l'avènement du neuf passe par la déconstruction de l'ancien. En allant vers l'autre, je reviens vers moi-même interpellé et changé.

Qu'est-ce que je veux dire, quand je me dis chrétien ?

J'en arrive aujourd'hui à me définir chrétiennement comme un spirituel à l'écoute du Christ Maître intérieur, en référence prioritaire aux spirituels qui se sont mis à son écoute, et en dialogue avec tous les groupes chrétiens et toutes les traditions religieuses.

— *Un spirituel.* Le christianisme est d'abord un mouvement spirituel. Paul qualifie les chrétiens de « spirituels » (pneumatiques) engendrés comme fils du Père par l'Esprit, qui, répandu en eux, produit des fruits merveilleux, entre autres l'amour et la liberté.

— *À l'écoute du Christ Maître intérieur.* C'est la première caractéristique du spirituel chrétien. L'écoute implique un mouvement de tout l'être. Écouter, c'est mettre en pratique la parole entendue. Dans les profondeurs intimes, je perçois un appel qui me concerne. Pour que le Christ s'éveille en moi, il me faut me brancher sur Jésus de Nazareth.

— *En référence prioritaire à la tradition des spirituels à l'écoute du Christ.* C'est la deuxième caractéristique. Au lieu de parler d'appartenance à un groupe, je préfère me désigner comme un spirituel-en-référence. J'opte librement pour la grande tradition spirituelle portée par la communauté des « écoutants » du Christ Maître intérieur, qui n'est pas délimitée par les frontières des institutions. Mon identité spirituelle chrétienne se structure autour de cette référence, qui intègre mes diverses identités et joue le rôle de point d'ancrage contre les dérives et l'éparpillement. Cette référence est prioritaire, mais non exclusive.

— *En dialogue avec toutes les églises chrétiennes et avec les religions.* C'est la troisième caractéristique. Mon identité chrétienne implique cette référence dialogale avec toutes les manières de dire le courant spirituel issu de Jésus de Nazareth. Être chrétien, pour moi, c'est être œcuménique. D'autre part, dans ma conscience pluraliste, je ne puis plus me dire chrétien sans intégrer la relation dialogale aux autres religions du monde. Je ne me définis plus par opposition à l'autre mais par la mise en relation avec lui. Ma relation au bouddhisme, à l'hindouisme, etc. me fait devenir chrétien autrement. Ainsi, l'adage bouddhiste me dit : « Si tu rencontres Dieu, tue-le » : il faut dépasser nos images de Dieu, autrement c'est le règne de l'idolâtrie.

On parle aujourd'hui de chrétiens à traits d'union : chrétien-bouddhiste, chrétien-hindou, chrétien-islamique. On crie au scandale. Pourtant, on dit judéo-chrétiens et pagano-chrétiens pour évoquer deux modèles authentiques de christianisme. De fait, ne sommes-nous pas toujours des chrétiens à trait d'union : chrétien-catholique, chrétien-orthodoxe, chrétien-protestant, judéo-chrétien, chrétien-socialiste... Il y a mille façons d'être chrétien.

Conséquences

L'identité chrétienne interreligieuse pose de graves questions. Elle fait particulièrement pression sur les dogmes concernant l'absoluité et l'unicité du Christ et de l'Église : un seul Christ, un seul sauveur, une seule révélation, une seule Église. Or le dialogue interreligieux nous rappelle deux choses.

1) Le mystère échappe à toute formule. La réalité dont vivent les religions est au-delà de tout discours. Toute parole défaille. En prétendant dire la vérité, on l'emprisonne dans une formule.

2) La vérité religieuse est plurielle et relationnelle. Les sciences historiques nous ont appris que toute vérité s'inscrit dans l'histoire d'une manière relative. Tout absolu est donc relatif dans sa manifestation. Le dialogue interreligieux m'a fait découvrir que toute vérité religieuse est aussi relationnelle. L'Absolu est caractérisé par sa capacité d'entrer en relation avec tous les êtres. Ma vérité n'est vraie que dans la rencontre de la vérité de l'autre.

Cela implique qu'il faille trouver la relation adéquate entre les religions. La relation d'exclusion est à bannir car elle implique le rejet de l'autre. La relation d'inclusion me paraît aussi inadéquate car elle nie l'autre dans son altérité, en le considérant soit comme un chrétien anonyme, soit comme un croyant en attente de la révélation chrétienne. La relation de complémentarité, elle, met l'accent sur le manque : on s'ouvre à l'autre pour combler son manque à lui ou pour remplir son vide à soi.

Dans ces modèles de relation, le christianisme se voit comme n'ayant rien à recevoir mais ayant tout à donner. Or la relation à poser entre lui et les autres religions du monde est une relation de réciprocité asymétrique. La réciprocité implique que l'autre existe comme un tout complet, mais différent, capable d'entrer en relation d'égal à égal avec les autres. Comme chrétien j'entre en rapport avec l'autre non pour le compléter ou me remplir, mais pour saisir le tiers qui jaillit toujours au cœur de la rencontre.

◆ L'engagement social et la foi

par Raymond Levac

Notre époque a vu surgir, hors des religions, des mouvements très sensibles à l'exploitation des petits par les puissants et les riches, tant au sein de chaque société qu'à l'échelle mondiale, entre pays riches et pays pauvres. Comment en êtes-vous venu à épouser la cause des marginaux, des exploités, des « mal foutus » dans la vie ? Comment cela a-t-il fait évoluer votre foi ?

J'ai probablement plus de questions à poser que de réponses à donner. Mais cette réflexion me permettra de faire le point comme personne, et aussi comme responsable du Centre Saint-Pierre, dont la mission consiste entre autres à faire œuvre d'évangélisation en lien avec l'engagement social.

Une expérience d'indignation

Les militants et les militantes engagés dans les luttes sociales ont, en général, vécu une expérience qui a provoqué en eux de l'indignation et les a poussés à l'engagement.

Je suis né dans une famille ouvrière, en plein Québec catholique. Je rêve très tôt de devenir prêtre. Ma mère s'occupe de ses cinq enfants. Mon père est le pourvoyeur. Il aime sa famille. Il est aussi indigné de ce qui se passe dans le monde, et il s'engage dans un groupe d'extrême droite. J'ai dix ans lorsqu'il meurt, à 49 ans. À l'insu de ma mère, je vais aller m'inscrire au petit séminaire que dirige un de mes oncles, Oblat. J'y fais mes études classiques et j'entre un peu naturellement au noviciat, à l'heure du concile Vatican II, puis au scolasticat. Les jeunes Oblats qui s'y trouvent quittent la congrégation à pleines portes. Je me demande bien ce que je fais là...

L'année d'Expo 67, à 22 ans, je découvre la Jeunesse ouvrière catholique (JOC) : un mouvement de jeunes qui se mobilisent autour d'enjeux sociaux, et travaillent avec d'autres jeunes, travailleurs et travailleuses souvent méprisés. Replongé dans mes racines, je trouve là un lieu d'engagement pour la promotion humaine et contre l'injustice, en lien avec la foi chrétienne. Cet engagement donne un sens à mon implication dans la communauté des Oblats, que je ne quitterai que près de 20 ans plus tard.

Je m'engage avec des jeunes comme travailleur de rue, puis avec une équipe d'Oblats auprès de comités de citoyens formés de regroupements d'assistés sociaux, de personnes expropriées, d'associations de locataires, d'une clinique médicale communautaire, d'une garderie populaire, etc. Il y a des groupes populaires dans toutes les régions du Québec. Beaucoup de chrétiens y sont engagés, mais ce ne sont pas des organisations chrétiennes. Elles se réfèrent à diverses idéologies et toutes mettent l'accent sur l'organisation collective, la défense des droits et la recherche de causes structurelles aux problèmes vécus par les gens de milieux populaires. Par la suite, dans mes engagements successifs (notamment au CPMO, au Réseau Solidarité populaire Québec, à la revue *Vie ouvrière*, à Développement et Paix, au Centre Saint-Pierre), j'ai côtoyé des gens appauvris et exclus impliqués dans des actions de solidarité, y compris dans le tiers monde. Ils m'ont permis de garder contact avec la réalité.

Les communautés et les réseaux chrétiens

Cette implication a influencé ma foi et mon sentiment d'appartenance à l'Église. Elle semblait en contradiction avec un monde religieux qui mettait l'accent sur la dimension intimiste et psychologique et sur la charité, et passait à côté des causes politiques et structurelles de la pauvreté et de l'exclusion. Les pratiques de solidarité nous menaient à une lecture de l'évangile moins spirituelle et en faisaient ressortir l'impact politique. Jésus avait remis en cause tous les pouvoirs et annoncé une bonne nouvelle qui changeait la vie des gens. Son message se situait dans la foulée du Jubilé biblique, qui parlait de remise de dettes, de délivrance des esclaves et de repos de la terre. C'était dans l'histoire du monde et non d'abord dans l'histoire de l'Église que se vivait l'Histoire du salut.

On faisait du social plutôt que du spirituel. On se nourrissait des perspectives théologiques de Vatican II ou de la théologie de la libération. C'était en contradiction avec beaucoup de perspectives reçues : la formation des prêtres ne faisait pas tellement référence à l'engagement social au nom de la foi.

Remises en cause profondes

Nous avons besoin de lieux de soutien et de ressourcement pour maintenir et développer une foi et une spiritualité enracinées dans l'engagement social, et d'autant plus que nos pratiques de solidarité nous conduisaient à des remises en question profondes. De l'Église d'abord : une Église souvent proche du pouvoir, qui montrait peu de sympathie pour la théologie de la libération, semonçait un prêtre sandiniste, soutenait l'Opus Dei, traitait les femmes en inférieures et imposait aux croyants un fardeau moral trop lourd au nom de principes abstraits et d'une culture du passé. Une Église fermée aux signes des temps, qui se croyait dépositaire de la Vérité et interprétait les dogmes de façon rigide et littérale sans tenir compte de la culture dans laquelle ils ont été décrétés. On se demande si on peut croire au Dieu auquel ce type d'Église se réfère. On se surprend à sympathiser avec les athées et les agnostiques qui ne peuvent plus adhérer à la foi en Dieu. Dieu apparaît comme la projection d'une vision du monde passéiste, un Dieu qu'on peut appréhender trop facilement, comme s'il n'était plus mystère absolu, et qui finit par être à notre image et ressemblance. Le doute s'insère dans la foi.

Quelle est ma foi ?

J'ai foi en l'humain. Dans un monde où priment la satisfaction individuelle, la beauté, la réussite, la consommation, la compétition, etc., j'ai foi en la dignité de chaque personne et en la responsabilité de chacun et chacune à s'engager pour défendre cette dignité. Cette foi conduit à soutenir les organisations dont la mission va dans ce sens.

Je crois que le salut de chacun dépend de la solidarité de tous. De là l'importance de créer des réseaux de solidarité et de soutenir les démarches d'éducation populaire qui mènent aux changements sociaux. Cette solidarité englobe les autres continents.

Je crois qu'il importe de travailler à rendre le monde habitable pour tout le monde, de prendre soin de la terre, de l'air et de l'eau, de s'assurer qu'ils ne soient pas à vendre.

Je crois à l'importance du développement de la personne humaine avec ses émotions, ses rêves, sa recherche d'épanouissement et de spiritualité, éléments souvent négligés dans le monde militant. C'est d'ailleurs ce qui me séduit dans le projet du Centre Saint-Pierre, qui s'intéresse à l'ensemble de la personne humaine, avec ses dimensions sociale, économique, politique, mais aussi psychologique, culturelle et spirituelle.

Cette foi en l'humain a été nourrie pendant des années par la référence à Jésus. Actuellement, ma foi au Dieu de Jésus Christ se situe davantage dans l'ordre de l'inquiétude et de la recherche. Dieu se laisse deviner à travers des signes dans nos vies et ne se laisse percevoir que si on est très attentif, particulièrement dans les moments de choix. « Il y a à l'intérieur de l'Histoire une *présence* », m'a dit une religieuse il y a 20 ans. Et prier, a-t-elle ajouté, « c'est discerner la présence du Dieu vivant dans tout ce qui est en train de naître au milieu des ambiguïtés et des tâtonnements, particulièrement chez ceux et celles qui ont faim et soif, sont sans vêtements, immigrants, malades ou en prison et dont la dignité est agressée par une société de surproduction et de surconsommation ». Cela rejoint beaucoup ma foi et mon espérance.

Pour que la spiritualité ne nous enferme pas dans nos certitudes et idéologies, le critère d'authenticité de la découverte de Dieu ne devrait-il pas être qu'elle nous rende attentifs à la Vie ? Qu'elle nous permette de rester critiques face aux moyens pris pour promouvoir la Vie et face aux idoles et aux images de Dieu que l'on est porté à se créer constamment.

La culture et la foi

Cela fait partie de la mission des croyants de contester une culture qui valorise l'individualisme, l'exploitation, l'exclusion des faibles, la consommation, la spoliation de la nature, l'hypersexualisation des rapports sociaux... Cependant, il ne faut pas contester par nostalgie, mais se montrer ouvert à ce qui surgit de nouveau dans la culture qui aide les humains à être des humains.

Quant à l'avenir de la foi, plusieurs questions se posent, par exemple sur l'enjeu de la transmission. La majorité des chrétiens sont beaucoup plus prisonniers qu'héritiers de la tradition. Il y a un vaste chantier pour rendre mieux connus les éléments dynamiques de l'histoire et les dégager de leurs expressions culturelles figées qui ne veulent plus rien dire. D'autre part, les jeunes n'ont pas le minimum de références religieuses leur permettant de se relier à cette tradition. On risque donc de perpétuer la dichotomie entre engagement social et foi.

Il y a aussi de sérieux problèmes de lieux de ressourcement et de rassemblement pour les chrétiens et les chrétiennes engagés vivant en syntonie avec la culture d'aujourd'hui. Il manque de lieux pour faire cette relecture de la tradition ou pour faire l'expérience d'une foi qui englobe l'ensemble de la réalité humaine, y compris celle de la solidarité.

Certains espèrent qu'avec l'implosion de l'Église renaîtront de nouvelles communautés chrétiennes vivantes et engagées. Je n'en suis pas si sûr. Se pose alors le défi de marquer la dissidence par rapport à une foi et une Église centrées sur le passé, et d'appuyer ce qui dans cette Église est source d'espérance et de vie, tant dans les expériences communautaires multiples que dans les prises de position de la hiérarchie. L'histoire de l'Église n'est-elle pas faite d'avancées et de reculs, de conversions et de démissions, d'oppression et de remises en question ?

Les religions du Livre

ANNONCE

Un juif, un chrétien et un musulman dialoguent :

Victor Goldbloom, Jean Mouttapa, Touhami Rachid Raffa.

Au Salon du livre de Montréal, le samedi 19 novembre, à 14 h.

Rencontre organisée par le groupe « Au carrefour des religions »

À lire dans ce numéro

- Mot de la présidence † 1
- Nouvelles d'Église
Deuxième conférence œcuménique internationale sur l'ordination des femmes
(juillet 2005), par Édith Richard 2
- Un conseil surprenant de M^{gr} Bertrand Blanchet, archevêque de Rimouski
(Québec), par Joce-Lyne Biron 5
- Retour sur notre rencontre annuelle : Foi et culture en dialogue
Présentation du thème, par Marco Veilleux 6
- Le sujet moderne et la foi catholique, par Gregory Baum 6
- La condition des femmes et la foi, par Marie-Paule Lebel 8
- Dialogue et identité chrétienne. Évocation d'un cheminement, par Richard Bergeron 9
- L'engagement social et la foi, par Raymond Levac 10

† Conseil d'administration 2005-2006 du RCF Raymonde Jauvin, Marie Lefrançois, Marguerite Zeitouni, Joce-Lyne Biron, Marie Gagnon, Richard Guimond, Jean Trudeau, Claude Giasson, Raymond Légaré, Réjean Plamondon, Johanne Archambault